

## NIETZSCHE ET LE BESOIN ATOMIQUE : POUR OU CONTRE TOUTE DÉCLARATION DE GUERRE ?

**Ndéné MBODJI**

Université Cheikh Anta Diop, Dakar, Sénégal  
[ndene.mbodji@ucad.edu.sn](mailto:ndene.mbodji@ucad.edu.sn)

**Résumé :** Concernant la guerre, ce qui est communiqué par F. Nietzsche est profondément humaniste. Sa réputation de philosophe sentimental est connue. Également, les enseignements, tirés de ses réflexions et de sa pratique de la guerre, sont connus. Par exemple, des guerres romaines et anglaises, des conflits franco-allemands et tunisiens, il a appris que la guerre ne sert ni au vainqueur ni au vaincu, mais elle ressemble presque à une subversive comédie qui distille le mal. Cette finalité incompréhensible des guerres crée chez lui une forme de psychose qui le conduit à prédire la pire des guerres atomiques. Finalement, la guerre n'est pas pour lui fabricatrice de l'humain ou fondatrice de l'homme et de son histoire qu'elle dérègle ou compromet. Au nom de la valeur de la paix, F. Nietzsche défend l'arrêt de toute déclaration de guerre meurtrière.

**Mots clés :** besoin atomique, culture, financement, guerre de défense, nature humaine, paix.

## NIETZSCHE AND THE ATOMIC NEED : FOR OR AGAINST ANY DECLARATION OF WAR ?

**Abstract :** Concerning war, what is communicated by F. Nietzsche is profoundly humanistic. His reputation as a sentimental philosopher is well known. Also known are the lessons he learned from his reflections and his practice of war. For example, from the Roman and English wars, from the Franco-German and Tunisian conflicts, he learned that war serves neither the victor nor the vanquished, but it almost resembles a subversive comedy that distills evil. This incomprehensible finality of wars creates in him a form of psychosis that leads him to predict the worst of atomic wars. In the end, war is not for him the maker of the human or the founder of man and his history, which it disrupts or compromises. In the name of the value of peace, F. Nietzsche defends the cessation of all murderous declarations of war.

**Keywords :** atomic need, culture, financing, defensive Warfare, human nature, peace.

### Introduction

Dans l'avant-propos de la *Généalogie de la morale* et à l'aide du paragraphe 2, F. Nietzsche (1981) fait savoir sa décision de militant engagé ou de combattant : « nous n'avons pas le droit de rester *isolés* en quoi que ce soit ». S'interdire tout isolement, c'est se détourner de sa légendaire réputation de penseur insoumis pour rallier les lieux communs. Sa déclaration de résilience annule toute sa communication de résigné plongé dans des isolements de privation ou de mépris. Puisqu'il tient à ignorer les problèmes purement intellectuels, J. Chanteur (1989, p. 133) dit que « Nietzsche est peut-être l'un des philosophes qui a été le plus conscient de l'énigme de l'existence

qu'aucune certitude ne peut éclairer ». Par exemple, concernant la guerre, F. Nietzsche (2004, p. 653) a été un observateur, un acteur, un médiateur, voire un lanceur d'alerte. Voilà pourquoi on se demande s'il a été pour ou contre la guerre, surtout la meurtrière guerre atomique. Nul doute que ses écrits peuvent être vus comme un long-métrage sur la guerre. Il s'est intéressé aux longues et violentes guerres romaines et anglaises. Comprenant même que le progrès de l'histoire ne pouvait passer que par la guerre, et cette guerre était indispensable à l'homme et à la civilisation, F. Nietzsche s'engage dans la guerre. Mais les enseignements de la réalité des horreurs de la guerre lui font changer d'opinions et de sentiments. Dans le paragraphe 1 d'*Ecce Homo*, il prédit ceci : « il y aura des guerres comme il s'il y en a eu jamais sur la terre ». Effectivement, l'humanité a changé de caractère. On observe que l'essence humaine n'est ni paisible ni pacifique. Elle est définie par la guerre, une sorte d'énergie agressive constitue sa nature, que la guerre est sa visée première. Le gros danger de l'époque est le risque même d'anéantissement du vivant sur terre avec l'invention et le perfectionnement des armes nucléaires, avec les menaces de guerre atomique imminente. En humaniste alarmiste, F. Nietzsche (2004), qui a protesté tôt contre les mauvais usages scientifiques et atomiques, appelle à une mobilisation contre ces formes de guerre meurtrières et absurdes. Connaissant ses usages abusifs du vocabulaire militaire dans ses communications, J. Chanteur (1989, p. 131) interroge : « qu'est-ce donc que la guerre pour Nietzsche ? » Sur la guerre, nous découvrirons la richesse et la multiplicité des perspectives d'où il est possible de discerner sa valeur. Mais il sera surtout communiqué que les nombreuses déclarations de guerre du philosophe sont justes l'une des manifestations d'un héritage d'attitudes guerrières et pas la guerre avec poudre et fumée qu'il regrette et dénonce vigoureusement au nom des vertus de la paix.

### **1. À l'intersection des guerres : de la guerre racontée à la guerre rencontrée**

D. Astor (2021, p. 10) parle d'un F. Nietzsche marqué par l'histoire des guerres, c'est-à-dire le choc de deux armées, animées d'intentions contraires, qu'elles soient idéologiques, économiques, géographiques, religieuses ou de pur prestige. Certainement, la vie de ce penseur a été à l'intersection des conflits. Marqué par cette violence quotidienne, son discours traduit ses peines. F. Nietzsche (2004, p. 902) raconte l'histoire de deux chefs de bande voisins. Longtemps, ces derniers étaient en querelle. Ils ne pouvaient pas se tenir loin des disputes. Ils finissent par se faire la guerre, en ravageant les récoltes, en enlevant les troupeaux, en incendiant les maisons. F. Nietzsche (2004, p. 698) se souvient aussi de la guerre des religions, des guerres inexpiables au couteau, marquées par la même violence, la même haine, le même anéantissement, le même traumatisme. O. Le Naire (2013, p. 30) retient ce langage tragique : « l'histoire est une immense tragédie, de l'égorgement, du feu, du sang. Aussi loin que l'on recule dans le temps, la violence est omniprésente, avec ses guerres ». Les armes ont longtemps parlé, se rappelle Zarathoustra (1983, p. 350). Dans la jouissance totale de la cruauté, il écoute deux rois raconter la guerre : « les épées se mêlaient, pareilles à des serpents tachés de rouge, alors nos pères furent heureux de vivre ; tout le soleil de la paix leur semblait tiède et fade, la longue paix leur faisait honte ». Devant ce sentiment rebelle inqualifiable, J. Chanteur (1989, p. 11) accepte ceci : nous avons « beaucoup plus l'expérience de la guerre que de la paix ». La guerre

semble inséparable de la réalité de la vie humaine, quelles que soient les conditions qui sont les siennes, dans la diversité des temps et des lieux. La guerre est connue. Des mythes et des légendes communiquent sur elle. Elle est surtout ce que chacun connaît le mieux maintenant d'une connaissance immédiate, dans un présent souvent défini par elle, par son proche souvenir ou par la menace de son prochain retour. D'une connaissance immédiate et habituellement, F. Nietzsche dénonce le christianisme qui a mené une guerre à mort contre tout homme communiquant un esprit libre. L'Église primitive combattait les intelligents par l'extirpation radicale. Les notes du paragraphe 22 de la *Généalogie de la morale* (1981) avisaient que Luther avait entrepris une guerre contre les Saints. Dans le paragraphe 48 de l'*Antéchrist*, on découvre cette accusation : « le Dieu ancien invente la guerre ». Donc, et après les Romains persécuteurs, les Anglais aventuriers, les ravages planétaires de Napoléon, les guerres ne s'éteindront pas.

La conscience est angoissée devant ce reportage écrit sur la guerre. Sachant que l'histoire a vécu des guerres toxiques, G. Thibon (1975, p. 183) reste pessimiste en écrivant que « la cessation des combats n'a pas supprimé » la guerre. Existe-t-il encore un coin du monde, un coin des âmes que la guerre n'ait pas dévasté ou pourri ? L'avenir d'une paix est sombre. Croyant même que la paix est impossible, O. Ponton (2007, p. 267) conclut que « l'homme moderne n'est plus capable, selon Nietzsche, de se satisfaire d'une existence où la vie se reflète calmement dans un lac profond » et qu'il « est si rare de trouver encore quelqu'un qui, même dans la cohue, sache vivre aussi continûment heureux et en paix ». Au cœur de cette tension, G. Thibon (1975, p. 183) pose cette question : « comment vaincre la guerre ? » Question qui se pose aujourd'hui, avec une urgence fatale, à toutes les bonnes volontés. Le bout du tunnel est loin. Car, et comme s'il voulait cesser de penser, F. Nietzsche ne raconte plus la guerre, il la vit ou la fait. D. Astor (2021, p. 10) souligne que la guerre a eu lieu dans son propre pays, dans sa ville Lützen, où « deux batailles gigantesques s'y sont déroulées et son sol a bu le sang de presque toutes les nations d'Europe ». D'ailleurs, et dès 1632, Lützen était le théâtre de l'une des batailles les plus sanglantes de la guerre de Trente Ans. Les troupes de Wallenstein y s'étaient distinguées. En 1813 encore, les troupes napoléoniennes y laissèrent un triste souvenir. Toujours d'après D. Astor (2021, p. 10), il faut voir que le jeune Nietzsche, « marqué par les cimetières et les sols sanglants de batailles anciennes, jouera souvent à la guerre sur les collines environnantes ». Mais il mettra fin à ce simulacre du guerrier en guerre. Sous l'effet d'une étrange exaltation (trahissant sans doute un malaise existentiel incontrôlable), il se découvre un élan patriotique qui l'embarque. Seul le fait de faire la guerre lui parlait. Il demande un congé de l'université. Quittera Bâle pour l'hôpital militaire d'Erlangen pour y recevoir rapidement une formation d'infirmier. Il peut être soutenu que l'amour de la patrie met en permanence chacun sur le pied de guerre. Mais cette précipitation ne convainc pas. Ce philosophe avait pour la pitié un problème intime et constant. Il exprimait ses réserves sur la puissance prussienne. Il n'était plus prussien à strictement parler. Rien ne l'obligeait à s'engager. Il savait aussi qu'une guerre nationale risquait d'anéantir la culture. Sa déclaration basculait toute la civilisation européenne dans les bras du plus terrible démon. D. Astor (2021, p. 80) donne la parole à certains de ses amis qui n'approuvaient pas sa volonté d'aller en guerre. Cosima trouvait cet élan absurde, et le lui exprime sans ménagement : « je ne puis absolument

pas approuver votre décision ». Sourd à toutes ces remarques et à tous ces appels amicaux, F. Nietzsche se fera enrôler. Les raisons de son entêtement sont peut-être dans ces informations complémentaires de R. Safranski (2019, p. 77) : « Nietzsche salue tout d'abord [la guerre franco-allemande]. Il le fait au nom de la culture. Il en espère une rénovation » comme on espérait voir la métamorphose des instincts guerriers. Ce modèle de guerre au service de la culture se trouvait dans une Antiquité croyant à une guerre indispensable à la floraison de la culture, une guerre comme belle fin du terrible. En quête de nouvelles forces, les Romains (las des guerres) se mettent à chasser et à persécuter. Pour recréer des forces, les Anglais (qui semblent renoncer à la guerre) ont fait de même à travers de périlleux voyages de découverte (à buts scientifiques). L'Europe, dont la culture serait fatiguée, aurait besoin des guerres et serait invitée à entreprendre « diverses formes de pareils substituts de la guerre ». De cette guerre, F. Nietzsche (2004, p. 153, p. 653) visait « les phénomènes puissants que produit son influence sur la moralité, la culture », convaincu que « la civilisation ne peut absolument pas se passer des passions, des vices et des cruautés ». Cette croyance en une guerre favorable à la culture, voire à la civilisation, J. Chanteur (1989, p. 94) ne l'envisage pas « en termes de destin, mais, à l'inverse, en termes de liberté » « fabricatrice de l'humain », fondatrice « de l'homme et de son histoire ». Il ne s'agit pas de guerre absurde. Mais, d'après le paragraphe 38 du *Crépuscule des idoles*, de guerre qui élève à la liberté. Il est clair que ce n'est pas le triomphe du prussianisme qui motivait F. Nietzsche, ni la naissance d'un État national fort, ni même le chauvinisme ou la haine des Français. Finalement, et comme s'il n'avait pas le droit d'être indécis, F. Nietzsche (2004, p. 23) s'était engagé à faire la guerre et avoue avoir fait la guerre à « l'époque turbulente de la guerre de 1870-1871 ». Il se donne raison en communiquant dans le paragraphe 7 d'*Ecce Homo* qu'il tient de nature les aptitudes guerrières et que l'attaque est, chez lui, un mouvement instinctif. Les utopies apprennent que l'homme se définit par la raison mais qu'il n'est pas spontanément pacifique. Donc, et instinctivement, cet attaquant participe en août-septembre 1870 à la guerre franco-allemande, comme infirmier volontaire. Probablement, c'est à la bataille du 31 août au 1er septembre qu'il prit part. « Le tonnerre des canons de Woerth remplissait l'Europe de ses échos », exagérât-il. Devant ce discours guerrier, R. Safranski (2019, p. 406) rappelle qu'un « nietzschéisme belliciste prenait la parole » au commencement de la guerre. Pourtant, dans ses prises de paroles de guerre, il se plaignait des épouvantables effets de la guerre et décrivait le tintamarre des armes qui faisaient trembler la terre. Loin d'être un spectateur, couché dans un wagon de marchandises en une nuit solitaire parmi des blessés, il s'occupait à leur donner des soins. Puisqu'on était loin de l'actuelle guerre des missiles et que « la guerre implique des mouvements dans l'espace », lance J. Chanteur (1989, p. 13), D. Astor (2021, p. 80) assure que tout au long de son parcours de guerre, à Bischwiller et Haguenau, Saverne, Lunéville, Nancy, Pont-à-Mousson, puis Ars-la-Moselle, F. Nietzsche s'était confronté aux horreurs de l'arrière-front, récupérant les blessés au milieu des charniers. N. Bourguinat et G. Vogt, (2020, p. 294) apprennent que F. Nietzsche « soigna des blessés et assista des mourants sur un peu tous les champs de bataille du début de la guerre, depuis Wissembourg jusqu'aux murs de Metz. Mais ayant contracté la fièvre typhoïde au contact des blessés, il dut être rapatrié en Allemagne dès le début de septembre 1870 ».

Désormais, il a tout le temps de dérouler le film complet de sa guerre. Il vulgarise ses opinions à l'aide de ses correspondances et auprès de ses amis. Mais, et de façon surprenante, il ne communique que des regrets. Ce n'est plus la guerre culturelle ou civilisationnelle qu'explique son discours. Perdu par la réalité de la guerre, il se défoule sur les maux de la guerre. Ses nouvelles convictions sont largement rapportées par D. Astor (2021, p. 31) dans un récit glaçant et regrettable. Il disait que pour toute une génération de jeunes intellectuels des universités, la guerre de 1870 était « une bombe soudaine et incompréhensible ». Voulant prouver que F. Nietzsche ravalait son vomi, R. Safranski (2019, p. 73) communique que Nietzsche ne vit plus la déclaration de la guerre comme l'irruption du dionysiaque, mais la précipitation de toute une civilisation dans l'enfer du génie militaire ou dans l'animalité. Quand il comprit que la victoire dans la guerre ne profite pas à la culture, mais à l'État, à la finance et à l'outrecuidance militaire, F. Nietzsche prit ses distances tout en déclarant que la Prusse actuelle est une puissance au plus haut point dangereuse pour la culture, et l'avenir de la culture allemande est plus que jamais en péril. Le temps des doutes s'installe dans ses discours réactifs. F. Nietzsche (2004, p. 655) s'interroge sur la guerre, sur sa préparation, sur son absurdité, sur ses inconvénients, sur les hommes les plus sains, les plus forts, les plus laborieux qui sont arrachés à leurs occupations et à leurs vocations propres pour être soldats. La guerre sacrifie les plus tendres, les plus intellectuels. C'est une hécatombe publique, une perte d'énergie et de travail individuel, un grand trouble-fête de la science. N. Bourguinat et G. Vogt, (2020, p. 77) confirment que beaucoup de ceux qui ont participé au conflit comme ambulanciers ou infirmiers ont été marqués à vie, par exemple le philosophe F. Nietzsche côté allemand, qui en garda un souvenir pénible. Ce souvenir pénible ne s'est pas arrêté si tôt, puisqu'une autre et encombrante guerre est déclarée. R. Safranski (2019, p. 267) confie qu'il proposait de faire avec son vieil ami Gersdorff un séjour à Tunis parmi les musulmans, mais Nietzsche renonce à son voyage en Tunisie à cause de la guerre qui vient d'y éclater. La guerre est une autre affaire, s'émeut-il à travers le paragraphe 7 d'*Ecce Homo*. Peut-être, c'est de là qu'est née sa psychose des guerres qu'il tient dorénavant à dénoncer.

## **2. De la découverte de l'énergie atomique à la déclaration de guerre contre toute guerre**

F. Nietzsche (2004, p. 934) parle des psychoses de guerre. Un qui-vive s'est généralisé. La peur des attaques, des apocalypses, est entretenue. Il n'y a plus de paix. Des maux s'entêtent. Ils ont pour nom : suspicion, espionnage, excentricité, égoïsme, narcissisme, ethnocentrisme, nationalisme, racisme, provocation, guerre, incertitude, peur collective. C'est l'expression d'un immense malaise humain et politique. Pour faire face ou pour transcender sa peur, aujourd'hui chaque gouvernement entretient son armée pour satisfaire sa défense. F. Nietzsche (2004, p. 655) regrette cet entretien permanent des armées. Pour se justifier, tous s'accrochent à la légitime défense. Peut-être le traumatisme d'une communication post-guerre s'est-il installé. Les avertissements du paragraphe 140 d'*Aurore* étaient pourtant clairs. Malheureusement, une guerre n'est jamais finie. Les fautifs seront toujours vus d'un mauvais œil. Les victorieux seront aveuglément loués. Les vaincus, ces faibles, ces humiliés qui veulent se prouver, sur n'importe quoi, qu'ils ont encore de la force, vivront involontairement

de mécontentement, de nouvelles excitations pour un sentiment de puissance comme seul remède de leur agacement. Il en découle un voisinage d'hostilités profondes. Ce climat fait naître, pour F. Nietzsche (2004, p. 981), des « âmes vigoureuses, vindicatives, haineuses, perfides, soupçonneuses, prêtes au pire ». Il s'est propagé un sentiment de discorde, de manque de confiance en soi et en son voisin. Le sens de l'altérité perdu, les voisins s'accusent de rage et finissent par se barricader. Chacun devient pour l'autre l'ennemi immoral et hypocrite. Vu comme un criminel futé, cet autre est particulièrement celui qui est « prêt à l'attaque et à la conquête », celui qui voudrait se jeter sur les autres. F. Nietzsche (2004, p. 934) souligne que « c'est dans ces conditions que tous les États se trouvent aujourd'hui les uns en face des autres : ils admettent les mauvaises intentions chez le voisin et se targuent de bonnes intentions ». Les langues déliées autour du conflit Russie/Ukraine permettent de mesurer la toxicité de ces types de duels sournois. Il y a une inhumanité malheureuse qui se traduit par la communication de sentiments et d'actions hostiles. Cette hostilité est pire que la guerre. Elle porte une monstrueuse grossesse. Chacun réserve à son voisin la pire des cuisines de son officine. Par crainte, les armes ne sont plus déposées.

Devant ce risque constant de mort, G. Minois (1994, p. 16) informe que le bouleversement complet des rapports sociaux est profond. Les liens entre les membres du groupe sont fragiles. L'abolition « des interdits moraux du temps de paix, la libération des instincts agressifs, la permission et même le devoir de tuer » s'activent comme des ressentiments ou des refoulements. O. Le Naire (2013, p. 30) est persuadé que « tant que ce problème de la peur ne sera pas résolu, on continuera à chercher la sécurité par tous les moyens, y compris les pires ». Aujourd'hui, la question n'est pas de savoir comment éradiquer la barbarie, mais comment la servir du mieux que nous pouvons. Une chose est sûre pour F. Nietzsche (2004, p. 937, p. 981) : dans cette petite communauté, sans cesse en danger, les hommes sont en état de guerre permanente, et cette folie « aura été si grande et si durable ». La recherche de la sécurité par tous les moyens, y compris les pires, est donc continuée dans une folie totale. Sur l'avenir, F. Nietzsche (2004, p. 382, p. 934) était convaincu que tout risquait d'avoir une image vile. Les guerres rendraient tout hideux. Leur financement sera inquiétant. Continuellement protégée, la regrettable doctrine de l'armée se renforce. Le sens donné, à une armée de la défense, n'affaiblira pas. On croira que la paix dépendra des moyens investis pour dissuader. Ce sera une organisation militaire compacte qu'il faudra pour acquérir des résultats sécuritaires positifs. Pour que l'image d'une armée conquérante et crainte soit maintenue, il faudra financer la guerre. Les institutions et les députés, qui voteront le budget dédié à la défense, plébisciteront cette politique malheureuse. Sans dire que ce financement pouvait servir d'autres causes plus nobles ou que l'argent est resté le nerf de la guerre, J. Chanteur (1989, p. 39) voit que la guerre de défense, qui est entreprise, déchaîne les passions les plus sauvages.

Ces détours vers la guerre traduisent des absurdités. Au fond, F. Nietzsche (2000, p. 350) disait que « la guerre même n'est qu'une comédie et une cachette », un moyen, une ruse, un prétexte pour satisfaire d'autres intentions liées au pillage ou à la pure volonté de puissance. Dans *La Généalogie de la morale* (2000, p. 92), il se pose même cette question : « quel sens avaient en dernière analyse la guerre de Troie et d'autres horreurs ? » Le constat est amer. O. Le Naire (2013, p. 10) écrit que « l'homme cherche de toutes les manières possibles à se rassurer, notamment en accumulant beaucoup

d'argent, pour s'assurer une sécurité matérielle qui peut toujours être remise en question ». La quête de sécurité est légitime. Mais et au fond, à quoi se résume-t-elle ? S'il possédait une réelle intelligence, l'homme s'organiserait pour protéger la vie et non pour la détruire.

Dans cette affaire de financement, M. Montessori (1996, p. 42) trouve que « la guerre n'est pas provoquée par les armes mais par l'homme ». Un esprit clair ne peut pas tolérer l'existence de principes moraux diamétralement opposés. Il n'est pas capable de prôner en même temps deux sortes de justice visant l'une à développer la vie, l'autre à la détruire. Il ne cultive pas deux forces morales antagonistes : l'amour et la haine. Il n'a pas créé deux types de conduite, l'une engageant les énergies humaines dans la construction, l'autre dans la destruction de ce qui a été construit. Il y a des hommes qui se laissent emporter comme des feuilles mortes. Aujourd'hui, la guerre ne provient pas de la haine d'un ennemi. Nous trouvons même que d'aucuns sont dans la pure aberration en prétendant imposer la paix avec des chars d'assaut, des avions de guerre, des bombes atomiques. Au lieu d'apprendre à se montrer généreux les uns envers les autres, d'instaurer une pédagogie de la paix où les valeurs seraient mutualisées à l'avantage de tous, on exalte l'héroïsme guerrier ; on promeut la concurrence, la compétitivité, les éternelles comparaisons entre le bon et le mauvais ; on oppose le supérieur et l'inférieur, le dominant et le dominé. O. Le Naire (2013, p. 30) pense ne pas exagérer en disant que le monde actuel a donné à la violence ses lettres de noblesse, « en fabriquant les outils de destruction massive les plus terribles ». Non seulement, il savait que les assemblées, portées par l'opinion publique, soutenaient l'effort de guerre, mais parlant de cette volonté belliqueuse et absurde, F. Nietzsche (2004, p. 934) craignait déjà cette situation sécuritaire, ce moment où « ce genre de misère [financement de la guerre] sera[it] le plus grand ». Pour G. Thibon (1975, p. 56), la découverte de l'énergie atomique montre que nous y sommes. L'humanité est parvenue à imiter, dans l'ordre négatif de la destruction, la toute-puissance du dieu des armées. Il ne reste maintenant qu'à mourir.

On envisage une guerre considérée comme inéluctable. Les gens n'y vont plus de main morte. « C'est l'échelle des possibles qui a changé », s'émeut O. Le Naire (2013, p. 10). Puisque les individus (belliqueux comme Napoléon) ont le goût du danger, de la guerre et des aventures, et ne se laissent plus accommoder et raccommoier, concilier et réconcilier, F. Nietzsche (1982, p. 269) s'apitoie sur leur sort. Tôt, il prévenait : dans l'avenir, il faut « s'attendre désormais à une succession de siècles belliqueux sans précédent dans l'histoire, en un mot d'être entré dans *l'ère classique de la guerre*, de la guerre à la fois savante et populaire de la plus vaste envergure (quant aux moyens, aux talents, à la discipline) ». S'est réalisée cette annonce confirmant que la guerre est provoquée par l'homme, est une conséquence du développement de sa raison. Des guerres mémorables ont eu lieu, depuis l'annonce de cette vision apocalyptique. La nature de ces guerres, savantes et populaires, a installé un nouvel ordre mondial, un nouvel esclavage, une nouvelle espèce d'asservissement, une course aux nucléaires. Si, du paragraphe 4 des *Considérations inactuelles III*, nous apprenons que ce basculement est lié à « la révolution des atomes » et que nous vivons « à l'époque des atomes et du chaos atomique », d'une autre source de F. Nietzsche (2000, p. 68) nous trouvons noble que soit lancé cet appel digne d'un philosophe profondément humaniste : le grand triomphe à remporter est de « déclarer aussi la guerre au *besoin atomique* qui survit

encore de la façon la plus dangereuse, sur des domaines où personne ne le soupçonne ». Pour la guerre, entrevoyait-il une convention fixant ses limites scientifiques et ses normes par un système de droit de la guerre, largement dépendant des conditions économiques et sociales ? Orientait-il l'humanité vers des objectifs salutaires et contribuant à la victoire du bien sur le mal ? J. Chanteur (1989, p. 12) décortique le danger : « à l'heure actuelle, le monde entier sait que la guerre peut être synonyme de destructions telles que l'imagination ne peut plus arriver à se les représenter ». Ce qui est vrai, parce que nous en sommes avertis par la nature des moyens techniques fabriqués et par l'angoisse spécifique de notre temps. Il y a un arsenal de techniques inventées pour détruire. Ces moyens sont incomparables et inédits. Ce qui transforme l'analyse ou la communication qu'il faut en faire. Certains phénomènes, dont l'ampleur est due aux moyens techniques mis à leur service, ne permettent plus de juger les faits selon nos critères habituels.

Symboliquement, la bombe atomique, née de ce *besoin atomique*, est l'outil d'éradication totale le plus violent que l'humanité ait inventé. M. Montessori (1996, p. 53) soutient que la science est derrière cette terrible puissance, cette perfection technique des armements en qui les gens se fient pour se protéger. Face à la possibilité de mettre fin à toute vie sur terre dans une guerre la plus sauvage, on peut être indigné et se dire qu'au regard de tout le règne animal, l'espèce humaine est par excellence l'exception qui a créé un laboratoire de souffrance et d'innovation. Face à cette « menace d'holocauste nucléaire », expliquée aussi par G. Minois (1994, p. 38), nous trouvons absurde cette interrogation de Zarathoustra (1983, p. 46) : « la guerre et la bataille sont-elles un mal ? » L'extension anarchique de la guerre, sans limites géographiques ou temporelles, sans début et sans fin, sans motifs rationnels, sans même de camps déterminés, où l'on s'entretue dans la plus complète absurdité, est un mal insondable. Nous sommes immergés dans la guerre. Il est plus que temps de renouveler la déclaration de guerre nietzschéenne contre la mauvaise utilisation de l'atome ou de la science ; déclaration qui voyait déjà l'enjeu de survie de l'humanité.

Tout cela pour communiquer que F. Nietzsche n'est pas un promoteur de guerre. K. Jaspers (1950, p. 224) clôt ce débat en informant qu'il n'est pas un ennemi de la paix ou un glorificateur de la guerre. Que retenir alors de sa réputation de philosophe belliqueux ? D'après J. Chanteur (1989, p. 131), nul doute que « le langage de Nietzsche, quel que soit l'objet auquel il s'intéresse, est, la plupart du temps, celui du combat ». Ce langage du combat se retrouve dans certains de ses propos guerriers. Son personnage Zarathoustra (1983) l'exprime ainsi : « je ne vous conseille pas la paix ». Nous le lisons dans le paragraphe 3 du *Crépuscule des idoles* : « on a renoncé à la grande vie lorsqu'on renonce à la guerre ». J. Bouveresse (2012, p. 136) explique le style combatif de ce discours par « la tendance des Allemands à se considérer, même en temps de paix, comme des combattants et des soldats, et à le faire également dans le domaine de la pensée ». Tout compte fait, il faut croire que F. Nietzsche était resté sur ce point plus allemand qu'il n'aurait aimé se l'entendre dire. Peut-être aussi sympathisait-il avec un de ses maîtres principaux, Héraclite, qui affirmait que la guerre est la mère de toutes choses. Puisqu'il se prend pour un combattant et un soldat, jusque dans le domaine de la communication de ses pensées, ses métaphores sont empruntées au vocabulaire militaire. F. Nietzsche (1982, p. 23, p. 241) pense que la paix en philosophie est insensée. Cette discipline se nourrit de confrontations ou de guerre des

idées. Aucune philosophie ne doit assigner « à la paix une place plus élevée qu'à la guerre ». C'est, selon F. Favre (2000, p. 21), pour ne pas tomber dans l'insuffisance ou la maladie des penseurs exténués, des personnalités affaiblies ou éteintes, des rêveurs de paix déchargés de toute obligation professionnelle. C'est pour éviter la propagation de cette décadence que F. Nietzsche dit faire la guerre à l'instinct théologique, à Wagner, à Rome. À raison, J. Bouveresse (2012, p. 235) voit là pourquoi rien ne suscite davantage sa méfiance que la recherche de la bonne entente et de la fausse paix entre les hommes. L. Corman (1982, p. 83) perpétue la communication de cet esprit de lutte en écrivant que « la vie des masses passives qui recherchent avant tout la paix et la sécurité du statu quo » ne sont pas créateurs de valeurs nouvelles. G. Thibon (1975, p. 184) s'approprie mieux de cette métaphore guerrière et nietzschéenne en parlant de fausse paix aimée de l'être falot et fuyant, de l'homme public irresponsable, de tout invertébré aux comportements lâches et indifférents au bien et au mal. Contrairement à ces prétendus irresponsables, endosseront le *treillis* du *soldat* (nous gardons les guillemets) les esprits puissants, entiers et assurés, fermes dans leur assiette, les esprits libres, le philosophe, l'homme dont la conscience embrasse le développement complet de l'humanité. Pour comprendre la célébration nietzschéenne des vertus du soldat et de celles de la guerre, J. Bouveresse (2012, p. 172) met en garde ceux qui seraient tentés de la considérer comme une sorte de militariste fervent ou de belliciste et de va-t-en-guerre. Il fait « une distinction très nette entre les vertus intrinsèques que comporte l'éducation militaire, considérée en tant que telle, et la perspective de la guerre en fonction de laquelle elle pourrait sembler être conçue et orientée ». C'est enfin Zarathoustra (1983, p. 44) qui se démarque de la guerre du feu en expliquant que « l'ami de la vérité ne doit pas être en quête de repos, paix et bonheur, car la vérité pourrait être au plus haut point effrayante et abominable ». En apprenant cette précision, C. Hass (2019, p. 379) invite à distinguer la « guerre des idées », prônée ici par Zarathoustra, de la « guerre de libération nationale » ou encore de la « guerre nucléaire ». En dépit de la tonalité guerrière qui est une caractéristique spécifique de son discours philosophique et de la façon dont il semble parfois prêcher ouvertement la violence, nous défendons la figure nietzschéenne qui s'exprime le plus souvent de façon symbolique plutôt que littérale. Peut-être ce recours nietzschéen imprègne-t-il de la présence indélébile de la guerre au quotidien. La guerre est à ce point inhérente à toute réalité, à tout ce que nous sommes, que Nietzsche ne cesse de la rendre actuelle. C'est l'une des dernières leçons communiquées que nous retenons de ses usages de la taxinomie lexicale militaire. Enfin et pour nous, F. Nietzsche n'est pas de nature violente. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'a pas des actes violents. Mais sa nature profonde ne l'est pas. C'est sûrement ce qui l'a aidé à comprendre la valeur de la paix que nous abordons dans un autre travail.

## Conclusion

Nous avons découvert ici une nature humaine à laquelle la guerre est le plus souvent associée. Mais cette connexion indissociable de l'œuvre humaine et de la guerre n'est pas souhaitable. En désavantage de cette guerre, F. Nietzsche (2004, p. 636) s'est habitué à communiquer qu'elle rend le vainqueur brute, le vaincu méchant. Contre la guerre toujours, il soutient qu'elle introduit la barbarie dans ces deux conséquences.

Par ailleurs, elle est pour la civilisation un sommeil d'où l'homme sort plus fort pour le mal et non pour le bien. La découverte et l'utilisation des dangereuses prouesses scientifiques est le résultat de cette crainte. Et aujourd'hui, si l'harcelante théorie de l'apocalypse ne cesse d'enfler, c'est parce que la menace de la guerre atomique est réelle, de jour en jour. Pour éviter toutes ces incertitudes sur l'avenir, F. Nietzsche choisit une guerre des idées qui éclaire et renforce toute énergie vitale, pour mieux contester toute forme de guerre de libération nationale ou encore de guerre nucléaire qui cache des intentions impérialistes et despotiques. Ce qui reste inquiétant, c'est l'idée selon laquelle l'homme moderne n'est plus capable, selon F. Nietzsche, de se satisfaire d'une existence où la vie se reflète calmement dans un lac profond.

### Références bibliographiques

- Astor Dorian, 2021, *Nietzsche*, Paris, Gallimard.
- Bourguinat Nicolas, Vogt G., 2020, *La guerre franco-allemande de 1870*, Paris, Flammarion.
- Bouveresse Jacques, 2012, *Les foudres de Nietzsche*, Marseille, Hors d'Atteinte.
- Catherine Hass, *Aujourd'hui la guerre*, Paris, Fayard, 2019.
- Chanteur Janine, 1989, *De la guerre à la paix*, Paris, PUF.
- Corman Louis, 1982, *Nietzsche, psychologue des profondeurs*, Paris, PUF.
- Favre Frantz, 2000, *Montherlant et Camus : une lignée nietzschéenne*, Paris, Minard.
- Hass Catherine, 2019, *Aujourd'hui la guerre*, Paris, Fayard.
- Jaspers Karl, 1950, *Nietzsche, introduction à sa philosophie*, Paris, Gallimard.
- Küng Hans, 1991, *Projet d'éthique planétaire*, Paris, Seuil.
- Le Naire Olivier, 2013, *Pierre Rabhi semeur d'espoir*, Paris, Actes Sud.
- Minois Georges, 1994, *L'Eglise et la guerre*, Paris, Fayard.
- Montessori Maria, 1996, *L'éducation et la paix*, Paris, Desclée de Brouwer.
- Nietzsche Frédéric, 1981, *La Généalogie de la morale*, Fernand Nathan, Paris.
- Nietzsche Frédéric, 1982, *Le gai savoir*, Paris, Gallimard.
- Nietzsche Frédéric, 1983, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, LGF.
- Nietzsche Frédéric, 2000, *Par-delà le bien et le mal*, Paris, LGF.
- Nietzsche Frédéric, 2004, *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont.
- Ponton Olivier, 2007, *Nietzsche : philosophie de la légèreté*, Berlin, Walter de Gruyter.
- Safranski Rüdiger, 2019, *Nietzsche, biographie d'une pensée*, Paris, Actes Sud.
- Thibon Gustave, 1975, *Nietzsche ou le déclin de l'esprit*, Paris, Fayard.